

Alexandre Turcotte

# **CHRONIQUES DE BANLIEUE**

Photographie de couverture : Sorya Nguon-Bélisle, *Les vagabonds*.  
Conception graphique de la couverture : Dominic Prévost

Un grand merci à Luc Bouchard pour ses judicieux conseils et son regard  
éloquent.  
Un merci particulier à Anne-Marie Cousineau pour l'aide qu'elle m'a apportée  
durant mes études.  
Merci à Dany Laferrière pour son œuvre.  
Merci à tous les fous qui ont participé à la couverture.  
Et un amour infini pour Claudine Rouillier qui m'aide depuis toujours.



## La femme tempête

*Peut-être qu'il pleut  
Peut-être qu'il neige  
Peut-être que ma chambre  
Est en train de brûler  
Peut-être qu'il pleut*

Maken Kozapo

J'ai le goût d'une pêche dans la bouche, celui d'un sein chaud pas tout à fait mûr dans la paume. Un souvenir de peau claire, de cheveux couleur de blé à l'odeur de brûlé. L'impression perdue de lèvres immenses. J'entends le son d'une amertume dans l'air. Je n'ai pas pleuré.

Je me promène dans la rue, sur le trottoir. Au loin, je vois les nuages qui s'en viennent, précédés d'un vent violent et chaud. Le ciel est plein, gris, blanc et tout proche. Il va pleuvoir cette nuit.

Au détour d'une rue, le vent agite la poussière dans un tourbillon qui grandit et grossit. Celui-ci, en se déplaçant, s'accroît et amasse les débris et les déchets qui traînent, et finit par former une petite tornade de sable, de feuilles et même de cailloux. Je regarde toute cette poussière virevolter et s'enfuir sur la rue à ma gauche. Sur son passage, j'entends les feuilles des arbres qui bruissent et produisent un immense brouhaha de milliers de voix végétales. Tout au fond, sur le point de fuite que font le trottoir, les maisons et les arbres, une silhouette surgit. Les feuilles l'acclament et applaudissent à son approche.

Une femme apparaît.

La femme de la tempête. La fiancée de l'ouragan. La fille des cataclysmes. La sœur des typhons, des raz-de-marée, des tornades et du tonnerre. Le vent. Une jeune femme, une vieille femme. Une rafale entremêlée de cheveux blancs. Un visage anguleux au teint blafard. Des vêtements diaphanes battent autour d'elle. De loin, je vois ses yeux gris me regarder. Et soudain, une bourrasque l'emporte et elle se désagrège en sable et en poussière. J'aurais voulu qu'elle me console, sœur de ma perte. J'aurais voulu noyer ma peine dans un ouragan de fureur.

Je continue.

## Stonehenge

*Dire la souffrance c'est être faible et compulsif vous  
Riez je fabule mais vous pleurez pareil tout le  
Monde vit dans sa bulle en espérant qu'les autres  
Dégèlent j'me sens comme une brique*

Vulgaires Machins

On est au Stonehenge. Notre Stonehenge. Le dos appuyé sur un mur sale et plein de graffitis. Des moustiques nous sucent le sang. Floran fait du *skate*. On est assis parmi des mégots, des crachats, des tessons de bouteilles, des *packs* de clopes, des *papes* inutilisables. On se passe un joint mal roulé. Le Stone, situé entre une colline, un lac et une forêt, gît au centre de cet immense parc. Au milieu de cette belle nature, on reste dans notre crasseux îlot de civilisation en pierres brisées.

On est vendredi, je bois comme un trou et je trouve que j'ai bien fait de venir ici avec les amis. On rit, on gueule à tue-tête, on parle de tout, on boit de la merde et on fume du vieux pot. La semaine est finie, enfin. Plus d'école pendant deux jours. Deux jours où je ne risque pas de la croiser dans les corridors. Elle et ses cheveux blonds. C'est mardi qu'elle m'a dit que tout était fini.

Stefan me dévisage :

— Hey vieux, ça va ?

Je marmonne un « oui » peu convaincant. Il n'insiste pas. Il se fout que j'aïlle mal ou pas. Ils s'en foutent tous. Écœuré, je me lève. Je titube et je vais m'asseoir plus loin, dans l'estrade. Ils se lèvent les uns après les autres et tout le monde se met à bouger, à se promener, à sauter, à chanter, à faire du vélo, du *skate*, à jouer au *aki*.

Danny et Benoît s'assoient à côté de moi. Ils jasant et débattent de sujets qui ne mènent à rien. Écœuré, je les interromps.

— Hey les gars, si on parlait des vraies choses pour une fois.

— Des vraies choses ?

— Ouais, des vraies affaires !

— Comme quoi ?

— Ben, je sais pas... les femmes, tiens !

Je viens de briser un pacte. Une loi tacite, non écrite. Simon s'arrête près de nous, curieux. J'insiste.

— Ouais, comme toi Benoît, tu l'aimes, ta blonde ? T'as fait beaucoup de trucs avec elle ?

— Ben là, ça fait un bout que je suis avec elle.

Danny me regarde avec sa face de merde. Je n'ai jamais pu le sentir celui-là. Son regard de pitié braqué sur moi.

— Hey, t'es beaucoup trop saoul, ferme-la ! Tu sais pus ce que tu dis.

— Je suis peut-être saoul, mais j'pense que je sais plus que toi ce que je dis. J'ai eu plus d'une blonde, moi.

— Ouais et là, tu nous parles d'une conne avec qui tu sors même plus. À ta place, je me vanterais pas trop, le cave.

Mon poing part sans prévenir. Lentement, je le vois effectuer une courbe pour cogner le visage de Danny. Je le frappe à la mâchoire, la joue ou le nez, rien de bien précis. Je ne sais pas trop, je n'ai pas réellement visé. Danny tombe sur le sol. Je veux lui sauter dessus, mais je sens Simon qui me retient.

Danny se relève, rouge de colère et de sang. Benoît s'interpose entre nous deux. Les autres gars, alertés par les cris de Danny, viennent lui prêter main-forte. Danny et moi, on s'insulte comme des débiles. Les autres finissent par nous séparer et Marc me prend à part.

— Vieux, j'sais que c'est pas facile pour toi, mais tu lui as presque cassé le nez. Tu fais chier là, tu gâches la soirée.

Furieux, je le dévisage ; il ne tient pas plus debout que moi, le con.

— Criss de tabarnack ! C'est quoi votre esti de problème à tous ! Allez donc tous chier ! Défoncez-vous jusqu'à exploser !

Une main tombe sur mon épaule. Je me retourne le poing brandi. C'est Francis. Il est souvent chiant, mais on peut compter sur lui. Seulement sur lui. Lui, il n'a pas les yeux fermés. Ni la langue dans sa poche.

— Allez, viens l'gros, on a assez déconné ici, on s'en va.

## La fumée de ma cigarette

*Je ne suis pas poète au crayon chaste  
J'ai la mine cernée jusqu'à l'efface  
Car je ne dors pas la nuit  
Je songe aux mélodies de nos mélodrames  
À la ressemblance de nos états d'âme  
Qui bougent, qui « vargent », qui crient*

Karkwa

Je fume sur mon perron. L'air frais fait du bien. La pluie tombe depuis cet après-midi et semble ne jamais vouloir prendre fin. Je fume en écoutant le bruit que font les gouttes sur le ciment, le gravier, la toiture. Je fume une cigarette roulée à la main.

L'averse tombe comme des couteaux lancés par les étoiles. J'imagine des épées, des dagues, des lances, des lames de toutes sortes qui s'abat-tent sur la ville et trouent la pelouse devant moi, l'asphalte, les voitures, les maisons. La nature, habituée, ne dit rien, ne laisse échapper qu'une douce plainte. Mais les choses mortes et sans vie, seulement animées par l'homme, elles, s'offusquent et souffrent, et toutes ces souffrances font naître une horrible créature sans jambes et aux longs bras musclés. Une dentition immense soutient son visage aux yeux de suie. Elle est noire, bleue et verte pour se confondre avec la pluie et la nuit. Menaçante, elle s'approche de moi sur ses deux gigantesques bras en soufflant comme une fournaise. Nos visages, à deux pieds de distance, s'effleurent.

De la buée s'échappe de sa bouche aux dents acérées. Un brouillard se crée entre nous, alimenté par la fumée de ma cigarette. Son haleine se mêle à ma fumée. Et la créature me regarde de ses yeux insondables, profonds et opaques.

J'ai un frisson tout à coup. Je reprends mes esprits. Je regarde ma cigarette roulée.

Et la pluie tombe toujours.

## **Ride à vélo**

*Bored aloud ignore the right to be  
Invite me down because we like to see  
The colours through your loaded mind  
Fuck the world and liberate our time*

The Vines

Les maisons, les pelouses, les lampadaires, plongés dans l'obscurité. Tout défile autour de nous. Je me sens vivre, ivre, enivré. J'ai bu. Je pédale de toutes mes forces sur ma bicyclette. Je file droit devant moi, le vent nocturne dans mes cheveux. Derrière moi, Floran tente de me rattraper. Danny et Stefan discutent et Laurence écoute sa musique. Benoît fume et crie après Marc, pris avec sa bière qu'il ne veut pas renverser. White est en *skate* et s'accroche à Simon qui essaye de se maintenir à la hauteur du groupe.

Je ne sais pas où on va, mais je suis en tête de la troupe. Nous sommes les rois de la rue, de la route, de la banlieue. Et moi, le chef, en tête, extasié par ma vitesse et ma liberté, je m'envole. Je plane comme Icare ou plutôt je m'élève comme Bellérophon sur Pégase. Je vais trop vite, je suis trop loin en avant, j'ai pris trop d'avance. D'un coup, mon vélo tangué : j'ai roulé sur une grosse roche. Je chancelle, je vais tomber, je me rattrape de justesse.

Un de mes amis m'a dépassé. L'ivresse est passée. Finie. Je ne suis plus premier, mais quatrième, cinquième. Cinquième sur douze, ce n'est pas si mal. De toute façon, j'étais seul dans la compétition.

## Le lynx

*Je suis la rue  
La mère des enfants perdus  
Qui se chamaillent entre mes vices et mes vertus  
Je suis la rue  
Celle qui t'enseigne la ruse  
Vient te perdre dans mon chahut !*

Keny Arkana

Je quitte les amis qui fêtent. Je marche dans la nuit, regarde ce qui m'entoure : cette rue inexplorée, ces maisons inconnues et tous les recoins obscurs. Je suis bien dans ma ville, mais ce n'est pas mon quartier. Mon quartier, il est là, de l'autre côté de Chambly. Il commence à la fin du boulevard Gaétan-Boucher et finit sur Maisonneuve. Toutes les rues que j'habite prennent racine sur ces deux artères.

Il est vraiment tard. La soirée a été dure, longue et triste. Aucune voiture. Toutes les lumières sont éteintes. Seuls quelques lampadaires qui vacillent et clignotent illuminent mon chemin. La solitude pèse sur la rue et sur mon cœur. Malgré l'opacité ambiante de la nuit, je sens, tout près, tapi dans l'ombre, à quelques mètres de moi, une présence qui m'épie et me suit.

Droit devant moi, une silhouette traverse rapidement la rue. Mon corps cesse de bouger et mon cœur arrête brusquement de battre. Nonchalamment, la silhouette s'immobilise sous la lumière d'un lampadaire.

Ma respiration s'est remise en marche. Un énorme chat me lorgne avec morgue. J'ai oublié que les nuits de banlieue appartiennent aux chats. Le jour, ils dorment. La nuit, ils chassent. Son dur regard me juge et me jauge. Comment lui dire, lui expliquer que, souvent, j'aimerais tout laisser tomber ? Devenir un chat. Un oiseau. N'importe quoi, mais pas un humain. Plus un humain.

Le chat repart en se dandinant, indifférent.

## Le loup

*Je l'aime en fou  
Je suis un loup  
Oui un loup  
Je l'aime toujours*

Maken Kozapo

Dans la forêt qui borde nos maisons, j'attends les amis en observant les alentours.

Nos bancs sont des souches de bois, des planches trouvées sur les chantiers de construction, un lit volé un mardi matin sur le terrain d'une maison. Une fois, on s'est retrouvé avec des sofas. Personne n'a jamais su comment, mais un jour ils ont brûlé tout comme les chaises de plastique que quelqu'un avait apportées pour s'en débarrasser. On finit toujours par s'appuyer sur des bûches ou des troncs d'arbres. C'est justement ce que je fais en attendant les autres. Le soleil se couchera bientôt, je vais allumer un feu quand les amis arriveront avec du papier.

Une idée me traverse l'esprit. Une pensée. Je suis un loup. Ce doit être la forêt qui me donne cette impression. Un loup solitaire. Malgré la meute de fous qui s'en vient tantôt avec la bière, je suis un solitaire.

## Clarisse-Luna

*Help me I broke apart my insides, help me I've got no soul to sell  
Help me the only thing that works for me, help me get away from myself*

Nine Inch Nails

— Qu'est-ce que tu fais ?

J'arrête d'écrire et lève la tête de mon cahier. Une jolie fille aux cheveux noirs me dévisage.

— J'écris.

— T'écris quoi ?

Je souris. Un peu gêné qu'on s'intéresse à mon travail, je réponds :

— Bah... tout et rien.

— Comment peux-tu à la fois écrire tout et rien ?

Je souris encore. Cette fille me fait penser à Clarisse dans Fahrenheit 451 ou à Luna Lovegood dans la série de J.K. Rowling. Cette capacité qu'elles ont à s'émouvoir de tout, à chercher les étoiles dans les yeux des gens. Des yeux bleus pour Luna, aucune idée pour ceux de Clarisse, mais les siens étaient verts.

— J'écris des histoires.

— Pour vrai ? Chouette, quel genre d'histoire ? Comme un roman ? Policier ? Historique ? Fantastique ?

— Non, un autre genre, plutôt mélancolique. Comme une feuille rouge d'automne, un train qui part d'une gare, une vieille maison abandonnée, un clochard qui regarde les étoiles de la ville sur un banc de parc l'hiver.

— Oh ! tu crois que je pourrais en lire ?

La cloche de l'école sonne. C'est l'heure de rentrer en classe. Je dois me dépêcher. Je m'étais isolé pour écrire. Loin des fous. Elle reste là, attendant toujours ma réponse. Je lance négligemment :

— Un jour, tu pourras certainement lire tout ce que j'écris.

Elle se retourne avec un sourire et je la regarde partir vers sa classe. Des papillons viennent se poser sur mon épaule en virevoltant. Leurs ailes sont vertes. Je les toise et leur dit :

— Je ne pense pas que vous aurez beaucoup de chance.

Les papillons me regardent et s'envolent en poussière.

## Sous le viaduc moite, on parle littérature

*Tassez-vous de d'là y faut que  
j'voye mon chum  
Ça fait longtemps que j'l'ai pas vu  
Y'était parti, y'était pas là  
La dernière fois que j'y ai parlé  
Son cœur était mal amanché  
Sa tête était dans un étai  
Y'était pas beau*

Les Colocs

Il pleut, il fait chaud et l'humidité estivale nous tue à petit feu. Mathieu et moi, on est assis sur le trottoir, les pieds dans la rue. On ne se voit pas souvent. Il a sa meute et j'ai la mienne, mais on aime se retrouver de temps en temps. Il sort un joint de sa poche et l'allume avec des gestes d'expert. On a évité la pluie de justesse. Une pluie tropicale, un enfer moite. C'est notre été. Il fait lourd, rien ne presse. Il attaque la conversation :

— Et alors, tu t'en sors sans Mylène ? Non, Myriam ? Mélanie ?

— C'est une vieille histoire.

Un silence plane, rien de dramatique. On parle tranquillement, histoire de ne pas se fatiguer. Il prend une bouffée du joint et me le tend :

— Dis, c'est pour quand le roman sur moi ?

— J'veux pas te blesser vieux, mais tout un roman sur toi, je saurais pas quoi dire. Ça risque de pas être très intéressant.

— Débrouille-toi, c'est toi l'écrivain. T'es pas censé rendre toutes les choses plates le fun ? De toute façon, si c'est toi qui l'écris, ça risque d'être bon.

— En tout cas, peut-être pas tout un roman. Mais tu pourrais te retrouver n'importe où dans un de mes livres.

Une pause. Un mélange de respect et de joie. Et une chaleur lourde sur les épaules.

— Ce serait nice. Tout le monde te lirait et donc me verrait.

On continue de fumer les secondes, lentement, avec application.

— Tu vas souvent au cinéma ?  
— Pas trop, et toi ?  
— Quand même. Et tu lis-tu beaucoup de bd ?  
— Non plus vraiment, avant ouais, mais là, plus tellement. Pourquoi ? Tu veux écrire une bd aussi ? Un film ?  
— Peut-être bien.  
— Cool, alors fonce, j'ai hâte de voir ça.  
— Mais tu ne sais même pas ce que j'écris !  
— Et alors ? Dis-le-moi ! T'es tellement secret.  
— Je suis pas secret.  
— Si, la preuve c'est que t'as jamais rien montré à personne.  
— C'est faux.  
— Ah oui et à qui t'as montré tes trucs ? J'suis sûr que t'as même rien fait lire à ton ex.

Je réponds après une bonne bouffée et une longue réflexion.

— Non... jamais.  
— Tu vois !

Je repense à Clarisse-Luna et aux papillons qui volent sous les côtes.

— Peut-être... D'accord, alors ce que j'écris, c'est, en fait, ce sont, non... je... je dessine. J'écris des images.  
— Des images ? J'te suis pas.

Animé par Marie la Sainte Vierge Verte, je commence une explication.

— J'ai des images dans ma tête et comme je suis mauvais dessinateur, j'ai décidé de mettre des mots sur les formes, les couleurs, les odeurs, les sons. L'histoire, c'est qu'une mise en contexte, une excuse pour en venir à l'image. Il tente de me suivre dans mon raisonnement, un peu confus. Je le sens sur le point de flancher et de sombrer. Alors, je lui lance une perche.

— Tu sais, l'écrivain Isaac Asimov ?  
— Ah ouais ! C'est lui qui a écrit sur les robots. Ça, je connais.

— Il a créé un monde de toutes pièces, de vaisseaux spatiaux, de systèmes politiques, de planètes, de robots androïdes humanoïdes et de ciel étoilé. Plusieurs mondes en fait. Il a inventé des lois pour les robots et des centaines de futurs possibles et impossibles. Ce gars-là, c'est un dieu des images de la littérature.

Le joint s'est éteint. Il gît, au loin, sur la route goudronnée, asphaltée, déserte en plein lundi midi. Un moment de repos, sans sous-entendu.

— Alors... C'est en écrivant que tu dessines ?

— Possible.

Nous laissons ma réponse flotter entre nous deux, telle une faible volute de fumée blanche.

— Si tu écris sur moi, ce sera quelle image ?

— Je sais pas.

— ...

— Peut-être qu'on serait ici, tous les deux, sous le viaduc. Emprisonnés par la pluie et la chaleur suffocante. Fumant des joints tout en discutant, côte à côte, assis sur le trottoir.

— On discuterait de quoi ?

— De pas grand-chose, sûrement.

